

# Un rapport de combat

Rapport écrit en 1711 par un colonel de grenadier français.

De La Colonie, *Mémoires contenant les événements de la guerre, depuis 1692 à 1717*, Bruxelles, t. II, p. 189.



On diroit que ce sont deux troupes de géans qui vont au combat. Quand l'heure est venue, les uns arrivent par un bout de la place et les autres par l'autre, et ils se forment en bataille avec un ordre très exact. Ils distribuent dans leurs lignes les plus fameux combattants pour supporter le choc et les coups les plus violens ; et font leurs corps de réserve pour soutenir les endroits les plus faibles dans le cours de l'action. Ces deux petites armées ainsi en ordre s'avancent gravement l'une contre l'autre, bien serrées et bien droites dans leurs rangs, jusqu'au lieu marqué pour le combat, qui est directement le milieu de la Place. Alors, ils marchent avec tant de mesure que chaque parti arrive aussitôt l'un contre l'autre ; les deux armées s'entrechoquent et le combat commence. Les combattants n'ont pour armes que les coudes ; ils ont les mains appuyées sur le bout de leurs échasses, qui leur montent jusqu'au hanches et leurs coudes ressemblent aux deux ances d'un pot, qu'ils agissent avec tant de vitesse pour renverser leurs adversaires, qu'on les prendroit pour des tourniquets. Ils

sont si adroits dans cet exercice, qu'ils s'élancent tantôt d'une épaule, tantôt de l'autre, et ils se penchent et ils se relèvent dans le même instant. Les coups qu'ils se donnent en se heurtant ainsi sont extrêmement vifs, et il faut être très robustes pour entrer dans ces troupes. Lorsqu'un parti a été jette souvent par terre et qu'il ne peut plus résister, l'autre parti gagne son terrain, s'y range en bataille, et crie victoire. Alors, les vaincus se retirent confondus et étonnés, sans oser paroître pendant la fête des vainqueurs, qui dure trois jours.

Quand les deux partis vont au combat, on voit à leur suite les pères, mères, sœurs, femmes ou proches parents qui pendant l'action, les animent en des termes les plus vifs. Ils se tiennent derrière eux, à pied, pour leur prêter le dos, de crainte qu'ils ne se tuent en tombant sur le pavé ; ils leur donnent les liqueurs pour ranimer leurs forces, ils les aident à remonter sur leurs échasses et les font retourner au combat. Ce qu'il y a de comique, c'est de voir derrière ces géans, des femmes se trémousser, gesticuler et crier toutes à la fois pour animer leurs maris ou leurs parents. Un des cris qu'on entend le plus souvent, c'est à *chasse*, à *chasse* ; c'est pour ceux qui sont tombés afin de les engager à remonter au plus vite sur leurs échasses.

Je vis donc cette fameuse bataille [...], elle dura près de trois heures, sans beaucoup d'avantages de part et d'autre ; tantôt les uns gagnoient du terrain, tantôt les autres le reprenoient ; et les corps de réserve, qui venoient au secours, rétablissoient quelques fois les mauvaises affaires. Cependant, les combattants se renversoient avec plus de facilité à la fin du combat qu'ils n'avoient fait dans le commencement. On voyait ces colosses s'anéantir par leurs chutes, ensuite reparoître comme si la terre venoit de les enfanter... A force de combattre et de se renverser, la plupart des combattants n'en pouvoient plus ; quelques-uns en tombant eurent les bras et les jambes cassées, les autres manquoient de respiration, et il n'y en avoit presque pas un qui ne fut hors d'haleine. Ces hommes si robustes et si vigoureux devinrent chancellans, pâles et harassés ; comme si la nature s'étoit éteinte en eux. Cependant, il falloit qu'un des deux partis soit vainqueur, cela arriva enfin ; les Méylans enfoncèrent les Avres jusqu'aux endroits marqués pour la victoire, et l'air retentissant des cris de joye, les vaincus se retirèrent plus morts que vivans.